

Jean DISCHAMPS



En souvenir du sous-marin
Méduse

Souvenirs personnels

En souvenir du sous-marin *Méduse*

Souvenirs personnels¹

Je vais tenter de faire ici un récit objectif des événements qui, les 08, 09 et 10 novembre 1942, devant les côtes du Maroc ont entraîné la perte de la *Méduse*.

Dimanche 08 novembre

04:50 : un planton vient me prévenir : « Ralliez immédiatement »

Cet ordre ne me surprend pas, l'alerte étant donnée depuis quelques temps à chaque passage de convoi anglais devant les côtes du Maroc. En cours de route je rencontre les commandants du *Sidi-Ferruch* (capitaine de corvette *Laroze*) et du *Tonnant* (lieutenant de vaisseau *Maurice Paumier*) qui pensent qu'il s'agit d'une fausse alerte.

05:15 : au GSM on parle vaguement d'un mouvement gaulliste mais en restant persuadé qu'il s'agit d'une fausse alerte.

05:20 : j'arrive à bord ; l'officier en troisième (enseigne de vaisseau *Hautiere*), arrivé avant moi a déjà fait prendre la tenue de veille. On me montre les télégrammes assez sibyllins qui déclenchèrent le rappel des gens (les télégrammes portent « rappeler les permissionnaires ». Ce qui ne veut rien dire, alors qu'ils auraient dû porter simplement « ralliez immédiatement »). Je précise également que la *Méduse* était sous-marin d'alerte (seul bâtiment de Casablanca).

Le télégramme déclenchant la mise en garde est de 02:10 et je n'ai été prévenu qu'à 04:50. L'officier de garde du bord (enseigne de vaisseau *G. Salmon*) au lieu de rester à bord a été envoyé sur le *Primauguet* porter des plis.

Je fais faire un appel. Il manque :

- le commandant,
- 6 officiers-marinières sur 10,
- 10 hommes.

L'officier en troisième part à l'atelier pour s'occuper de l'embarquement de 3 torpilles de combat (la veille et pendant toute la semaine qui a précédé, la *Méduse* a servi de cobaye pour des expériences de lancement de maquettes). Le compas est lancé depuis 03 h 55.

Le maître de service, interrogé au sujet des vivres, me répond que le commis de service a refusé d'en délivrer en déclarant : « Si il faut se lever pour tous les exercices ce ne sera plus une vie. »

Je remédie moi-même à cet état de choses et me fait délivrer 4 jours de vivres.

05:30 : l'officier en troisième revient à bord et me dit qu'il ne peut pas embarquer de torpilles, l'atelier étant fermé et la grue indisponible faute de grutier. Je lui conseille d'employer les moyens violents.

¹ Nous avons corrigé quelques coquilles dans le texte. Au moment du débarquement allié du 8 novembre 1942, la *Méduse* était à Casablanca. Toutes les notes infrapaginales sont de Jacques Omnès, administrateur d'Alamer.

05:35 : le commandant arrive à bord ; il me dit que l'alerte a été donnée à la suite de la nouvelle d'un débarquement américain aux Andalouses (près d'Oran) et que nous allons appareiller dès que l'ordre d'opération, en cours de tapage, sera fait.

05:36 : alerte avion. Des hydravions survolent le port sans qu'il soit possible de déterminer leur nationalité ; personne n'ouvre le feu.

05:37 : alerte DAT en ville (sirènes). Cette mesure qui a permis aux équipages des autres bâtiments de rallier me paraît bien tardive. Première pluie de tracts qui lèvent tous les doutes sur la situation. Ces tracts portent en substance que les Américains viennent pour délivrer l'Afrique du Nord du joug Nazi et que ceux qui ne veulent pas se laisser convaincre par la douceur le seront par le fer de la Démocratie.

05:40 : je fais rappeler aux postes d'appareillage. L'officier en troisième revient de l'atelier torpilles qui, à ce moment, s'illumine ; je lui dis qu'il est trop tard pour compléter le stock de torpilles.

05:50 : l'équipage est aux postes d'appareillage ; 4 hommes et 3 officiers-mariniers ont rallié ; l'ordre d'appareillage arrive à bord.

06:00 : l'[Orphée](#) appareille devant nous. La situation du bâtiment est la suivante :

- A – Matériel : Densités : 27°5 ; Torpilles : 2, 3, 4, 5 parées ; 1 : 120 Kg (en charge) ; 6, 11 vides ; 12 : 80 Kg (en charge) ; Moteurs en état ; Plein de gas-oil ; 2 000 l d'huile ; 6 m³ d'arachide ; Tout le reste du matériel en excellent état.

- B – Personnel : 4 officiers sur 4 ; 6 officiers-mariniers sur 10 (manquent : le 1er maître mécanicien [Jeannu](#), le maître torpilleur [Dauphin](#), le second-maître mécanicien [Jouanjouan](#) qui n'ont pas rallié et le maître électricien [Lamache](#), en France) ; 29 hommes d'équipage sur 32 .

06:25 : nous sortons des passes ; au passage nous avons pu constater que les bâtiments de surface allumaient. Les équipages de manœuvre commencent à ranger le matériel quand tout à coup on aperçoit des lueurs sur Fédala. Le commandant donne l'ordre d'arrêter la charge des torpilles et de jeter le matériel à l'eau.

06:35 : le bâtiment est paré ; nous sommes par le travers de la bouée de sortie. Alerte : une vedette rapide se dirige vers nous ; plongée rapide ; pendant quelques temps émissions ASDIC², battements rapides au G 16 puis silence.

07:00 : route au 330 pour gagner le secteur. Le jour se lève ; des départs se voient au large. Quelques cargos français, débris du convoi du Nord, sont stoppés devant la jetée. Nous entendons les départs et les éclats dans l'eau.

08:20 : alerte ; après de forts éclatements nous apercevons au périscope un avion qui a dû repérer le sillage ; nous faisons 30 m pendant un quart d'heure.

09:00 : alerte ; par tribord la force ennemie en vue très loin (coques au-delà de l'horizon) ; reconnu cuirassé type *USS New Mexico* ? deux croiseurs dont 1 type *USS Pensacola* et de nombreux destroyers. Peu après la force ennemie fait demi-tour à environ 10 milles. Ce fait se produira encore une fois, le commandant décidant de continuer au nord dans son secteur sans déborder à droite, les bâtiments ennemis étant trop loin.

11:00 : 2 tiers d'équipage à dîner.

11:30 : alerte. Force ennemie par tribord ; inclinaison 30 gauche. Postes de combat.

2 ASDIC : acronyme de "Anti-Submarine Detection Investigation Committee". Appareil de détection sous-marine par ultra-sons.

Pris la route d'attaque.

11:35 : les émissions ASDIC que l'on percevait depuis 09 deviennent fortes.

11:40 : disposer tous les tubes en état. Attaque par rapprochement de même sens (circulaire 40). Je donne des ordres au poste AV pour que l'on démarre la turbine dès le déclenchement de l'électro de mise à feu. Un silence impressionnant règne à l'intérieur. Depuis le matin j'ai pris l'habitude de faire le tour du bord toutes les heures et, réunissant les hommes à l'AV et à l'AR, de leur expliquer la situation. Maintenant chacun sent que l'instant est arrivé...

11:50 : FEU tubes 2 et 4

11:50:02 : FEU tubes 3 et 5. Le quartier-maître électricien des mises de feu appuie tellement sur les boutons poussoirs qu'il s'en rougit les doigts.

11:50:04 : torpilles 2, 3, 4 parties, torpille 5 au tube. La distance de lancement estimée par le commandant est de 4000 m ; le commandant se souvient avoir vu au dernier moment le petit pavois avec la marque de contre-amiral anglais ; les destroyers sont américains.

11:50:04 : à gauche 25 ; AV 3 ; déroboement vers le sud.

11:50:40 : les destroyers augmentent d'allure, ASDIC sur automatique. Nous avons terminé notre attaque, nous n'avons plus de torpilles, les destroyers attaquent : le chasseur est devenu lapin. Pendant toute l'heure qui suit je n'ai pas eu le temps de noter les tops. Aussitôt après le lancement, le bâtiment a eu tendance à remonter, tendance très bien combattue par la barre AV, puis il s'alourdit tubes pleins. Je fais épuiser 500 l derrière et 1200 l devant ; nous allons jusqu'à 50 m et revenons correctement à 20 m, immersion choisie par le commandant pour le déroboement. Le commandant a résolu de se dérober vers le sud pour se mettre à l'abri de la batterie d'El-Hank qui tire et dont on entend les arrivées. Le bruit très fort de la canonnade (départs et arrivées) nous empêche d'entendre tout autre chose ; en particulier nous n'entendons pas d'explosion de torpilles et nous ne distinguons pas d'explosion de grenades très près. Toutefois les émissions ASDIC s'entendent dans les micros de sécurité, leur intensité donnant une idée de la distance.

La manœuvre du commandant a toujours été la suivante :

- tant que les attaquants balaient mettre l'AR dessus cap au sud;
- dès qu'ils ont le contact et attaquent se dérober en AV 4 avec 25° de barre du bord engagé.

13:00 (environ) : nous sommes à 6 milles d'El-Hank ; la canonnade est très forte, les destroyers semblent moins mordants... bientôt ils décrochent. Ce premier contact s'est bien passé : nous n'avons pas d'avarie apparente. Le moral a d'ailleurs été parfait. À chaque attaque l'officier en troisième et moi reprenions le refrain de la petite chanson bien connue composée sur l'air de l'hymne américain et qui nous paraissait tout à fait de circonstance : « Oui ! oui ! tu me le mets je le sens bien... etc ».

13:10 : venus à 10 m, nous émettons sur antenne périscopique le signal : « J'ai lancé sur la force principale ennemie ; je n'ai plus de torpilles, je demande des ordres ». Nous attendrons en vain ces ordres pendant 2 jours !

Le secteur paraissant calme (on pense même un moment que l'attaque est repoussée), le commandant décide de se rapprocher d'El-Hank, de faire surface à 3 milles dans le nord et de rentrer à Casablanca pour reprendre des torpilles. Nous

commençons l'exécution du programme : le port paraît intact, des avions attaquent le camp d'aviation, des bombardiers français sautent au sol ; au passage nous tentons en vain de communiquer avec les vigies. Ensuite nous entrons dans le port et le spectacle nous montre immédiatement que nos espoirs sont mal fondés : plusieurs bâtiments sont touchés et hors d'appareiller, *Milan*, *Albatros*, *Simoun*, *Bresto* ; sur certains les équipages sont encore aux pièces. Dans le port nous distinguons 2 sous-marins hors d'état et un 3ème au quai sans doute occupé à embarquer des torpilles ; des cargos sont coulés, le *Porthos* est chaviré, le *Lipari* flambe, les quais paraissent touchés. Juste devant nous, ayant fait surface peu de temps avant, rentre la *Sibylle* et le *Sidi-Ferruch* nous suit : il paraît en mauvais état, enfoncé de l'avant, arrière grenadé, il marche lentement.

Nous attaquons³ la vigie à qui nous repassons le message du matin en y ajoutant la demande de torpilles de combat. Au moment où nous allons entrer au port, passant devant le *Primauguet* qui paraît intact, l'ennemi ouvre le feu sur le *La Grandière* qui revient de Fédala et se trouve devant les Roches Noires. Des gerbes rouges, vertes, blanches l'encadrent ; il évolue sans arrêt au milieu de cette symphonie en couleur ; parfois il disparaît complètement et nous le voyons reparaitre avec soulagement ; finalement il n'est plus qu'à 100 m de nous et nous commençons à trouver le spectacle un peu trop palpitant.

Au moment où nous allons rentrer, nous croisons le *Commandant Delage* ; sur l'arrière la bonne voix du « Tontu » (*Maurice Le Tonturier*) nous dit un dernier adieu...

À ce moment le tir recommence sur le port, en même temps des bombardiers attaquent : une première gerbe tombe 100 m court, nous nous évitons rapidement cap sur la sortie ; une deuxième gerbe tombe à côté du *Primauguet*. Au même instant un veilleur nous montre un groupe d'avions qui piquent ; nous plongeons plutôt vite (45 s) ; arriver à 12 m sans pointe⁴ (il y a 13 m 50 de fond) n'est pas facile ; à peine y sommes-nous, que le bâtiment est violemment secoué ; les témoins diront par la suite que les bombes sont tombées à l'emplacement du kiosque et qu'ils nous avaient rayés à jamais de la liste navale.

Le bombing s'est traduit dans le bâtiment par :

- bris de lampes globes, montures de niveaux, etc.
- compas chaviré (il ne s'en remettra jamais par la suite)
- disjoncteurs sautés, accoreurs démolis.

Je ne parle que pour mémoire de la bordée de jurons de l'équipage, dont certains membres ont les cheveux pleins de verre.

Je fais tout remettre en ordre ; une ronde rapide me montre qu'il n'y a pas d'avarie grave.

La *Méduse* sort des passes et fait route sur El-Hank. Le commandant me fait appeler dans le kiosque et me demande mon avis ; ma première parole est pour lui dire que comme jeu de perroquet ce n'est pas mal imité. Ensuite je trouve que le voisinage est malsain et qu'il vaut mieux s'éloigner de ces lieux, où les Américains appliquent d'une façon trop brutale la formule « Frappez avant d'entrer ».

Le commandant, étonné de ne pas avoir reçu d'ordre, décide alors – se fiant sur son impression de 13 h - de faire surface au large d'El-Hank et de prévenir que l'on rentrera à la nuit.

3 "Attaquer" signifie ici "établir le contact".

4 Pointe : angle que fait la quille avec l'horizontale.

14:30 (vers) : nous faisons surface ; le personnel suivant est présent :

- commandant,
- officier en 3ème avec son armement de mitrailleuse,
- officier en 4ème avec un timonier essaie de passer un message,
- moi-même avec un mécanicien pour vérifier les avaries

Au moment où nous arrivons en surface le *Sidi-Ferruch* fait surface à côté de nous (c'est la dernière fois que l'on aura des nouvelles de lui) ; pendant quelques instants tout le monde regarde de ce côté et ce moment d'inattention nous est fatal : je suis appuyé à la baignoire quand j'entends un fort bruit de moteur accompagné d'un bruit de castagnettes ; je regarde et aperçois devant moi dans le soleil 2 groupes de chasseurs, dont le premier est à 20 mètres ; le bruit de castagnettes est produit par les balles de mitrailleuses qui ricochent sur la baignoire devant moi. Sans que nous ayons le temps de réagir, les deux premiers font leur passe.

Je m'enfourne rapidement dans le panneau et descend au poste central la tête la première ; avant de quitter la passerelle j'ai vu deux lueurs me frôler et l'officier en 4ème se plier brusquement en deux à mes côtés.

En arrivant au poste central je crie ce commandement peu réglementaire et qui pourtant est exécuté immédiatement et sans erreur « Fermez tout, ouvrez tout ».

Les ouvertures de coque sont fermées et les purges ouvertes ; tout à coup j'entends « Tiens bon ».

Puis 3 secondes après « 20 mètres »

Par la suite l'explication de ce contrordre m'a été donnée : le quartier-maître fusilier, d'ailleurs blessé, était resté sur le pont, écroulé derrière le ressaut de baignoire ; au bruit des purges il s'est dressé et est venu frapper au panneau du kiosque ; le commandant, ne perdant pas son sang-froid, a ouvert le panneau, affalé le blessé et a eu le temps de le refermer avant que l'eau ne l'atteigne.

Dans les minutes qui suivent nous sommes mitraillés puis bombardés de très près. Pendant l'heure suivante je partage mon temps entre les soins du personnel et du matériel :

- A- Blessés : L'officier en 4ème, enseigne de vaisseau de 1ère classe [G. Salmon](#), est atteint de 2 balles, l'une qui lui a traversé la cuisse, l'autre, incendiaire, lui a pénétré dans le ventre. Le quartier-maître de manœuvre [Quémard](#) a reçu une balle qui, après avoir traversé le corps, a enlevé le biceps gauche. Le quartier-maître fusilier [Jean Fichet](#) a le poignet brisé et des éclats dans la tête. Plusieurs autres hommes ont des blessures moins graves.

- B- Matériel : Au retour en surface suivant, on constatera que toutes les superstructures sont hachées par les balles et les bombes. Tôles traversées, antennes démolies, filières arrachées. Les ballasts 2 AR, 0 et 1 AV sont déchiquetés. Le pavillon est à demi arraché et percé de 7 trous. À l'intérieur toutes les manches à air sont trouées et pleines. L'antenne périscopique est percée ainsi que les cadres ce qui a entraîné le noyage des postes de TSF, la vanne d'antenne ayant été fermée trop tard. Deux ventilateurs de coque sont remplis et inutilisables. Un coup de feu a détruit le tableau d'éclairage du PC. Les prises de charge par l'extérieur arrachées, l'eau a noyé le tableau d'auxiliaires des électriques. Par la fuite très importante de l'antenne périscopique, le puits s'est rempli et se déverse dans la batterie AR qui devient bientôt inutilisable. Finalement cette fuite est arrêtée par une cheville entourée d'une

couverture, mais pour coincer le tout contre le surbeau de l'antenne, il faut laisser l'antenne en l'air.

Toutes ces fuites alourdissent le bâtiment à l'AR et, ne voulant pas refouler en surface, je suis obligé de faire vivre tout le monde à l'avant.

Le commandant décide de rester en plongée jusqu'à la nuit.

Réunis en conseil, les officiers valides sont d'accord avec le commandant pour essayer de gagner Safi (que nous supposons encore libre) et de tenter de réparer nos avaries, le bâtiment étant actuellement hors d'état de combattre.

Le moral des gens est excellent ; les 2 quartiers-maîtres reposent au poste AV, à demi abrutis par les coups de rhum qu'ils ont pris avant le pansement ; cette médication poursuivie pendant 2 jours et quoique contraire aux habitudes de la médecine, donnera d'excellents résultats puisqu'ils seront guéris dans un temps record.

G. Salmon, quoique très faible et perdant du sang, garde un bon moral pendant la journée et a encore le courage d'entonner avec nous le 2ème refrain scie du bâtiment : « Ça s'est passé un dimanche, un dimanche au bord de l'eau... ».

À la nuit nous faisons surface et voyons l'état du bâtiment. La navigation en surface est très pénible car, par suite de l'alourdissement de l'AR (ballasts percés), il faut pour ne pas avoir une pointe plus supérieure à 5° :

- remplir l'extrême AV
- mettre la barre AR à plus 10
- marcher vite avec les diesels (ce qui empêche la charge des batteries)

Même avec ces précautions la marche en surface est difficile, car la bande est de 12 degrés, les échappements sont très enfoncés (l'eau couvre les cornes d'antenne AR) et les diesels stoppent constamment, les pompes à huile désamorçant par suite de la pointe. Pour relancer les diesels c'est toute une comédie : on lance silencieux fermés, puis il faut ouvrir juste au moment où les moteurs sont partis.

Les densités sont 17 et 15 et on ne charge qu'à 250 A.

Dans le courant de la nuit j'essaie de me reposer dans ma chambre entre 2 quarts mais dès que G. Salmon m'entend il m'appelle ; son moral commence à tomber car il perd beaucoup de sang et se sent faiblir.

Il est veillé par le maître d'hôtel, le brave Marius, qui ne trouve rien d'autre à lui dire que : « Vé, Vé Lieutenant, qué tour de c... ».

Lundi 09 novembre

Au lever du jour nous sommes loin de la terre (le compas est démoli). Le commandant décide de mettre le cap sur la terre en surface, le secteur paraissant calme.

08:30 : Alerte bombardier lourd, plongée bombes, dégâts peu importants.

08:50 : Surface, lancé les moteurs.

09:15 : Alerte bombes, dégâts peu importants.

09:30 : Surface. On vient me prévenir que la soufflante est grillée. Effectivement, par suite de la pointe, le palier arrière a chauffé et fondu son antifriccion ; l'avarie est sans doute irréparable par les moyens du bord ; néanmoins je décide de tenter la

réparation.

09:30 à 09:50 4 alertes sans plongées.

09:50 : Alerte plongée devant un gros hydravion ; nous recevons une bombe très lourde, le bâtiment est violemment secoué, des voies d'eau se déclarent. Les densités sont 19 et 16 ; le commandant décide de continuer en plongée à faible allure. Plus tard, les gens du Cap Cantin raconteront qu'une heure après, au même endroit (l'hydravion croyant sans doute nous avoir coulés) un destroyer est venu et a grenadé pendant une heure.

11:00 : En coupant devant le Cap Cantin nous talonnons violemment sur l'épi.

13:00 : Nous sommes à mi-chemin entre Cantin et Safi ; le commandant annonce : « des bâtiments de guerre sont au large et tirent sur la ville ».

Émissions ASDIC nombreuses. Nous décidons de nous poser sur le fond dans l'anse comprise entre Cantin et Safi par fond de 40 m ; nous craignons que les batteries ne nous lâchent bientôt.

14:00 : Nous nous posons densités 15° 12° (la batterie AR a pu être remise en service grâce à un travail forcené des électriciens et malgré un isolement presque nul).

15:00 : Émissions ASDIC rapprochées.

17:00 : Les émissions sont très proches ; depuis 2 heures nous attendons à tout moment le grenadage, tout en feignant de plaisanter pour rassurer les gens. Ceci ne réussit d'ailleurs qu'à demi ; je me souviens en particulier, comme le commandant disait à l'écouteur : « Ils sont très loin ».

Celui-ci pour toute réponse enlève son casque et le bruit caractéristique est entendu dans tout le bateau. Le commandant décide de se rapprocher de terre car nous savons par expérience (« Oh ! mânes du chamour ») que l'écoute y est gênée par les faux échos sur le fond. Nous avons une peine inouïe à nous décoller ; nous talonnons pendant ¼ d'heure ; je suis obligé finalement de chasser partout, au risque de faire des bulles ; j'arrête le bâtiment de justesse à 13 m.

18:15 : Nous sommes posés par fond de 20 m ; nous roulons très vivement et nous sommes recherchés par 3 bâtiments. Nous nous réunissons en conseil autour d'un solide casse-croûte et nous décidons ce qui suit : à la nuit nous ferons surface et nous rapprocherons le plus possible de terre ; pendant ce temps une équipe mettra le youyou à l'eau, si cela est possible, puis elle y embarquera et ira reconnaître la terre. Si le débarquement est possible, elle reviendra à bord prendre les blessés ; sur les 4 hommes qui la composent, 2 s'occuperont des soins à donner, 2 iront par terre reconnaître Safi. Si Safi n'est pas pris ils préviendront de l'arrivée d'un sous-marin (il ne s'agit pas de se faire tirer dessus par les batteries de côte). S'ils voient que Safi est pris, ils reviendront à un point de rendez-vous avertir le bâtiment ; celui-ci fera surface au petit jour et évacuera l'équipage à la côte (dès cet instant nous estimons qu'en cas de prise de Safi le bâtiment est perdu et que n'ayant plus de moyens de combat, notre devoir est de sauver l'équipage).

Pour cette mission le commandant estime qu'il faut un officier ; après une discussion courtoise entre l'officier en 3ème et moi, je décide le commandant à me la confier. Je choisis 3 bons nageurs :

- quartier-maître torpilleur [Arcando](#)
- quartier-maître mécanicien [Vignon](#)

- matelot sans spécialité [Marquette](#)

Nous nous équipons d'un slip et d'une brassière de sauvetage ; le commandant me donne un papier certifiant ma mission ; avant le départ nous partageons la caisse ; je mets l'argent dans un préservatif (je n'avais jamais songé qu'il pût servir à un tel usage).

19:30 : nous faisons surface avec beaucoup de peine (densités 12° 11°). Le bâtiment a une pointe et une gîte terrible ; on est obligé de chasser partout presque sans arrêt pour nous permettre de travailler sur le pont. Nous poussons vers la plage ; là il apparaît immédiatement que le débarquement est impossible ; une houle assez longue produit sur la plage de forts rouleaux ; je reviens vers la *Méduse* et la trouve en difficulté, engagée dans les rouleaux et essayant de se dégager en arrière. La houle est forte. Je hèle le bâtiment et dis au commandant : « Je ne puis songer à débarquer sur cette plage, mais je vais essayer plus loin ; confiez-moi les blessés ».

Réponse : « Le transbordement me paraît difficile maintenant ; je vais essayer de me rapprocher de Safi ; passez devant en reconnaissance ».

Nous faisons route, la *Méduse* un peu à tribord ; la nuit est très noire ; bientôt la *Méduse* nous dépasse puis disparaît brusquement. Nous forçons l'allure mais cherchons en vain. En réalité, comme je l'apprendrai plus tard, ayant aperçu une vedette à peu de distance, le commandant a dû plonger ; il a été poursuivi pendant une heure à l'ASDIC et n'a pu échapper qu'en faisant route à assez vive allure. Nous sommes très inquiets et craignons l'accident (ne pas oublier que l'eau affleurait le panneau du kiosque). Je décide de continuer ma mission de reconnaissance et me rapproche du port. Tout à coup, j'aperçois plusieurs gros transports devant ; comprenant que Safi est pris je fais demi-tour et recherche à nouveau la *Méduse*.

Mardi 10 novembre

Après de longues recherches, je me dis que je n'aboutirai à rien de cette façon et que le mieux est de se rendre au point de rendez-vous ; or, maintenant je n'ai plus le temps d'y aller par mer : nous souquons depuis des heures dans ce youyou à demi-rempli d'eau (au moment de la mise à l'eau nous y avons trouvé 8 trous causés par les balles et les éclats de bombes ou grenades ; nous avons bouché tant bien que mal, mais il faut écoper sans arrêt).

Je décide donc de débarquer et de continuer par la terre ; en s'approchant de terre, je me rends compte que le seul point de débarquement possible est le port lui-même ; nous pénétrons donc dans le port avec précautions, en évitant les nombreuses vedettes qui croisent à l'entrée. Heureusement, je connais bien le port car nous y sommes venus souvent ; je longe la falaise et demeure caché par son ombre. Finalement, nous arrivons au large de la plage ; je mets l'arrière à la houle et nous souquons dur ; nous sommes pris par les rouleaux, chavirés et finalement nous nous trouvons intacts, quoique ayant bu un bon coup, sur la plage.

Celle-ci est gardée par des sentinelles ; du côté du port il y a peu de chances de passer mais j'ai grand espoir dans la falaise où je connais plusieurs chemins ; nous en prenons un ; pas de chance, il est gardé ; toutefois nous nous apercevons bientôt que la sentinelle fait les cent pas et nous arrivons à passer entre deux promenades.

Nous prenons la route du Cap Cantin et faisons route sur le rendez-vous. Nous évitons quelques postes de guet et nous nous croyons déjà tranquilles, quand tout à coup j'entends un cliquetis d'arme à quelques pas et on nous hèle :

« Who's there ? »⁵ ; j'avance et aperçois une sentinelle devant un poste que je n'avais pas vu.

« Where are you going ? »⁶ ; je me demande comment me tirer de ce mauvais pas et réponds à tout hasard.

« We are going for a drink to Sidi Bouzid »⁷ (c'est le nom d'un village proche)

Cette réponse paraît satisfaire la sentinelle et le sergent qui vient d'arriver puisque ce dernier répond :

« Go ahead and good drink. »⁸

Notre tenue ne paraît pas les étonner, ils doivent trouver naturel que les Français, ces gens si excentriques se promènent à 4 heures du matin en maillot de bain.

Nous filons en prenant un air dégagé.

Plus loin, nous nous arrêtons dans un café ; nous réveillons le patron pour lui demander quelque chose à manger ; mais celui-ci a une frousse terrible quand il apprend qui nous sommes : il craint les représailles – bons Français !

Par contre les indigènes que nous rencontrons ensuite sont tous très hospitaliers ; ils insistent pour nous restaurer, nous habiller (ce que nous n'acceptons pas, vu la pauvreté de ces gens) et ils ne veulent accepter aucun argent. J'ai vraiment conservé un souvenir magnifique de l'attitude des indigènes.

Nous arrivons au petit jour au point de rendez-vous ; nous n'apercevons rien. Nous croisons le long de la côte, sur 12 km toute la matinée, sans rien voir.

Finalement, ayant perdu tout espoir, je tiens conseil avec mes hommes. Personnellement, je suis d'avis de partir à travers le bled pour gagner Marrakech ; j'ai d'ailleurs peu d'espoir d'y parvenir car nous sommes nu-pieds et en slip et personne ne veut nous donner d'effets par crainte des représailles ; un colon nous affirme que Marrakech est occupé (ce qui est faux).

Mes trois hommes sont très frappés par l'absence du bâtiment ; ils sont persuadés que, volontairement ou non, la *Méduse* est actuellement sur le fond, quelque part devant nous, et que, la houle étant forte, même si le bâtiment peut revenir en surface volontairement, il aura besoin d'aide.

Ne voulant pas avoir l'air de mettre ma liberté avant toute chose, je leur dis donc que je vais aller à Safi me constituer prisonnier et essayer de rechercher la *Méduse*. Quant à eux, je leur conseille de suivre mon premier projet ; mais à ce moment-là, ils insistent pour venir avec moi.

Finalement nous partons tous les quatre.

14:00 : nous nous présentons à un poste de guet et sommes faits prisonniers. J'insiste pour voir rapidement un « personnage important » ; peu de temps après, une voiture vient me chercher et je suis introduit vers 15:00 auprès du général commandant le corps de débarquement.

Pendant que je me restaure, me lave et m'habille, j'expose mes raisons.

Je lui propose ceci :

5 « Qui va là ? »

6 « Où allez-vous ? »

7 « On va boire un coup à Sidi Bouzid »

8 « Passez et buvez un bon coup. »

J'embarquerai sur un destroyer à qui j'indiquerai approximativement le point où doit être le bâtiment ; ce destroyer enverra par ASDIC le message suivant :

« De officier en second à commandant, j'ai l'assurance du commandant du destroyer qu'il ne sera fait aucun mal au bâtiment ni aux hommes ; faites surface, nous sauverons les blessés et les gens ne sachant pas nager »

En moi-même, je pense bien entendu que les gens sachant nager iront à la plage et se sauveront et que le commandant détruira le bâtiment.

Moyennant ma parole que le sous-marin n'a plus aucun moyen de combat, le général me donne la sienne que ce programme sera exécuté.

15:30 : j'embarque sur un destroyer, le *Beatty* ; je suis reçu avec une certaine réserve et crois comprendre que l'on ne croit pas un mot de mon histoire (je n'ai même plus mon papier, les Américains du poste de guet nous ayant tout volé y compris portefeuille et argent).

Aussi les recherches ne commencent-elles sérieusement qu'à la nuit. En outre, le commandant n'est pas d'accord avec moi, il voudrait que j'ajoute au message « Ne coulez pas votre bâtiment » ; je ne veux pas.

Il finit par l'ajouter lui-même malgré mes protestations ; du coup, je refuse de lui indiquer le point approximatif du bâtiment et ne lui indique qu'un secteur d'émission.

Mercredi 11 novembre

Vers le milieu de la nuit, je m'aperçois que je suis suivi par un homme armé d'une mitraillette et qui ne me quitte pas d'une semelle ; étonné d'un tel luxe de précautions, je fais une enquête discrète et j'apprends que l'on a décidé que j'étais un espion qui emmène le bateau vers un rendez-vous avec un sous-marin ennemi ; aussi, à la première attaque, je serai la première victime. Du coup, je m'explique l'admiration avec laquelle on m'a regardé la veille au carré, pendant que je mangeais d'un bon appétit.

Chacun se disait :

« C'est beau tout de même le courage ; voici un homme qui va à la mort et il a le courage de manger »

À partir de ce moment mon appétit n'est plus si bon !

Au petit jour, rien de nouveau. À ce moment je juge :

- Ou bien que le bâtiment est parti plus loin pendant la nuit précédente (c'est effectivement ce qu'il s'est passé et la *Méduse* est maintenant coulée à Mazagan)
- ou bien qu'il est coulé accidentellement là où je l'ai vu disparaître.

J'indique donc ce point où nous patrouillons sans succès pendant 4 heures. Vers 15 h 30 je suis reconduit à Safi, où je suis interné au camp de prisonniers.

Camp de prisonniers

J'y suis à peine que l'on m'apprend que l'on s'attend à être libérés d'un moment à l'autre ; je voudrais pourtant passer une nuit pleine de sommeil !

Je retrouve au camp le commandant D., qui commandait la Marine et me raconte la prise de Safi, tous les abandons et toutes les lâchetés auxquels il a assisté ; quelques biffins protestent à haute voix de leur attitude héroïque (pour certains c'est vrai :

Tirailleurs, Légion ; les autres, qu'il vaut mieux ne pas nommer n'ont pas toujours été brillants).

Je reste une journée dans ce camp, bien décidé à m'en aller le lendemain si on ne nous lâchait pas (je dis bien m'en aller et non pas m'évader, car le camp est gardé par des gens qui passent surtout leur temps à notre cuisine).

Le surlendemain à Casablanca, j'ai le plaisir d'apprendre que tout l'équipage de la *Méduse* est sauvé et d'entendre de la bouche du commandant : la fin de la *Méduse* :

Quand il a fait surface après s'être dérobé devant la vedette, le commandant a décidé d'essayer de rallier Mazagan et d'y échouer le bâtiment qui s'enfoncé de plus en plus, en pensant bien que nous nous débrouillerions toujours.

La nuit fut très pénible : les 2 compresseurs en route refoulaient d'une manière à peu près continue dans les ballasts. Les moteurs tournaient à pleine puissance et le bâtiment marchait à peine 6 nœuds. Vers minuit ils ont été torpillés, sans doute par un sous-marin allemand.

Quand le jour s'est levé, ils étaient encore à 25 milles de Mazagan. Le commandant a alors pensé que dès que le jour serait entièrement fait ils seraient repérés par l'aviation et détruits, le bâtiment ne pouvant plus plonger. Aussi a-t-il fait route sur la côte et échoué la *Méduse* à un mille au sud du Cap Blanc. Le dernier homme sorti, toutes les ouvertures ont été ouvertes et le bâtiment s'est enfoncé, laissant seulement dépasser le haut de la baignoire.

Un quart d'heure après le départ du dernier homme, un hydravion survenait et bombardait l'épave.

1 heure après un destroyer ouvrait le feu dessus...

Le commandant avait eu raison !

Conclusions

- Le personnel a été magnifique d'un bout à l'autre ; les blessés, pourtant très atteints, n'ont jamais rien réclamé pour eux et ont toujours demandé de penser au bâtiment d'abord. Le commandant a eu un sang-froid magnifique au moment de l'attaque ; il s'est dérobé d'une manière magistrale ; il a essayé jusqu'au bout de sauver le bateau et l'aurait fait sans le harcèlement subi pendant 2 jours. J'insiste sur le travail formidable fourni pendant deux jours par tout le monde. Je tiens aussi à parler des 3 volontaires qui sont venus avec moi pour une mission dont ils ignoraient les risques et qui ont demandé à se faire faire prisonniers (ils ne savaient pas à ce moment pour combien de temps) pour tenter de sauver leurs camarades.

- Le matériel a été extrêmement robuste, résistant à de nombreux coups durs. Je crois que la perte de la *Méduse* a été causée par l'absence de bases où elle puisse souffler.

Le 24 avril 1943, le conseil de guerre de Casablanca, réuni sous la présidence du capitaine de vaisseau Rué (juges : lieutenant de vaisseau Champel, lieutenant de vaisseau Hemmerich), après avoir rendu un verdict d'acquiescement à l'unanimité, faisait rappeler le lieutenant de vaisseau [Roy](#), commandant, et déclarait par la bouche de son président :

« Je suis heureux de vous transmettre toutes nos félicitations ; vous avez fait tout votre devoir et même plus que votre devoir ; en saluant le nom de la *Méduse*, je salue tout votre équipage et aussi les 7 autres sous-marins *Sidi-*

Ferruch, [Le Conquérant](#), La Sibylle, [Psyché](#), [Oréade](#), [Amphitrite](#) et Le Tonnant, qui, partis de Casablanca le 8 novembre, sont morts au Champ d'Honneur et, avec eux, les 247 sous-marinières tués et les 265 blessés au cours des combats des 08, 09 et 10 novembre. »

La *Méduse*, tout son état-major et 5 officiers-marinières et quartiers-maîtres ont reçu la Croix de guerre avec palme. Tout l'équipage a été décoré de la Croix de guerre.

Fait le 26 juillet 1943 d'après des souvenirs personnels

Le lieutenant de vaisseau [Jean DISCHAMPS](#) - Ex-officier en second de la *Méduse*